

« il peut y en avoir un (1). » — Le *texte, sans verdure*, sur lequel Jouffroy s'obstinait à demeurer immobile, c'était sa psychologie expérimentale; le *bercaül* vers lequel il poussait à tout hasard le troupeau qui lui demandait un abri, ne pouvait être, suivant le *Globe*, que le Saint-Simonisme; mais le *pasteur solitaire*, prévoyant la chute de ce nouveau bercaül et ne voulant pas s'ensevelir sous ses ruines, restait tristement à contempler le *désert et la nuit*, en attendant l'aurore du jour si désiré, où l'astre éclatant de la Philosophie nous montrera la vérité sans nuages et sans mystères.

Il est certain que Jouffroy devait être embarrassé de ses souvenirs; car il n'avait pas toujours eu, sur l'avenir de la Religion et de la Philosophie, les opinions que sa prudence lui inspirait alors. Quand on considère certains passages de l'article : *Comment les dogmes finissent*, on est en effet conduit à penser que leur auteur alla, dans ses rêves, jusqu'à transformer l'École Normale en un Cénacle, d'où sortirait un nouveau symbole philosophique et religieux, plus fécond, plus large et surtout plus clair que le symbole catholique (2). Emporté par l'exaltation croissante de ses désirs, il finissait même

(1) Décembre 1850.

(2) Qu'on dise, par exemple, si cette illusion flatteuse ne perçait pas visiblement dans des phrases comme celles-ci : « Une *foi nouvelle* s'est fait pressentir à eux (aux philosophes du dix-neuvième siècle); ils s'attachent à cette perspective ravissante

quelquefois par se persuader que la *foi nouvelle* était déjà née : « Elle vit, s'écriait-il, elle vit dans l'esprit de plusieurs; elle est attendue par tous : car tous ressentent une vague inquiétude, dont elle est l'objet ignoré, et qu'elle seule peut apaiser.... » *Enfin les temps sont arrivés, et deux choses sont devenues inévitables, que la foi nouvelle soit publiée, et qu'elle envahisse toute la société (1).* » — Ce n'est donc pas sans raison que M. Leroux a considéré Jouffroy comme un *précurseur* du Saint-Simonisme. Si ce *précurseur* inconstant se montra ensuite rebelle à la grâce de l'*Iddéal* qu'il avait montré de loin à ses disciples, ce ne serait, d'après son ancien ami, que par faiblesse et avec beaucoup de remords. Nous ne pensons pas assurément que l'*Iddéal* Saint-Simonien ait pu exercer une pareille fascination sur le penseur qui a sondé, d'une manière si pénétrante et si exacte, les principes psychologiques du *Droit naturel*;

avec enthousiasme, avec conviction, avec résolution. L'espérance des nouveaux jours est en eux; ils en sont les apôtres prédestinés, et c'est dans leurs mains qu'est le salut du monde. » (*Mélanges phil.*, p. 48-49.) — « Celui qui l'a reçue (la vérité nouvelle) est changé. Ce n'est plus un homme, ce n'est plus un philosophe, c'est un prophète. Il est tellement dominé par l'ascendant de la vérité, qu'il s'oublie lui-même, qu'il se dévoue à elle, qu'il est elle; c'est la vérité personnifiée; ses actions la parlent, sa voix la commande; il n'a plus d'autre intérêt, plus d'autre affaire; il est l'apôtre, il sera, s'il y a lieu, le martyr de la nouvelle loi. » (*Ibid.*, p. 25.)

(1) *Ibid.*, page 26.

mais nous pouvons dire au moins, avec un autre rédacteur de l'ancien *Globe*, avec M. Sainte-Beuve, que Jouffroy « annonça la religion philosophique « prochaine en termes expressifs, et avec une ferveur « d'accent qui ne s'est plus retrouvée que dans la tentative « néo-chrétienne du Saint-Simonisme (1). »

Oui, on chercherait vainement à le faire oublier : il y eut un temps, où les membres les plus distingués de l'école éclectique n'aspiraient à rien moins qu'à fonder une religion nouvelle. Ils étaient divisés et incertains sur les caractères que devait avoir cette religion ; mais ils étaient d'accord sur sa nécessité, et sur l'importance du rôle qu'ils étaient destinés à jouer, soit dans la formation, soit dans la propagation de ses dogmes (2). Seulement, tout

(1) *Portraits littéraires*, t. I, p. 280.

(2) « Ne viendra-t-il pas, dit M. Damiron, une autre époque... où une croyance nouvelle, héritière et fille du Christianisme, en reproduira les dogmes, mais sous des formes qui conviendront mieux que les précédentes à la manière dont le monde voit aujourd'hui les choses ?... De nos jours ce doute s'est à peu près converti en certitude ; en sorte qu'on ne se demande plus si, mais quand se fera cette régénération religieuse dont on éprouve le besoin et le pressentiment ? Quand se fera-t-elle, et surtout quels en seront le caractère et l'objet ? Voilà le problème dont on cherche aujourd'hui avec inquiétude la solution. Or, si l'on peut en préjuger une d'après les données qui, sans être encore complètes, suffisent cependant pour hasarder une conclusion, il semble que nous ne sommes pas loin du moment où commencera pour nous cette ère

occupés des embarras de la théorie, ils reculaient devant les difficultés plus redoutables de la réalisation pratique. N'aspirant qu'à la fonction de *théologiens spéculatifs* dans l'Église projetée, ils oubliaient les détails infinis de la morale, le culte extérieur, et l'organisation hiérarchique. Les économistes, les hommes d'application, les esprits actifs qui s'étaient groupés autour d'eux, aperçurent promptement cette lacune dans la doctrine de leurs maîtres, et ils se crurent appelés à la remplir. C'est ce qui amena une scission entre les chefs de l'école éclectique et ceux de leurs élèves qui inclinaient vers le Saint-Simonisme. Tant qu'on s'en tint à de vagues généralités sur les prolégomènes du dogme futur, tout alla bien ; mais quand une jeunesse ardente voulut mettre la main à l'œuvre, pour construire enfin l'église si fastueusement annoncée, tout fut perdu, et les folies des disciples jetèrent le découragement dans le cœur des maîtres.

D'ailleurs ni Jouffroy, ni M. Damiron n'étaient capables de soutenir longtemps le rôle de prophètes. Leurs vellétés d'inspiration s'évanouissaient bien vite ; et, après un instant d'hallucination,

« nouvelle de la pensée. » (*Essai sur l'hist. de la Philos. en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, t. I, p. 241 et suivantes). — « S'il est un point sur lequel nous sympathisons avec eux (les Saint-Simoniens), c'est celui de la nécessité d'une réorganisation morale. « La société a besoin d'une doctrine nouvelle, ou renouvelée, « d'une philosophie, ou d'une religion.... » (*Ibidem*, p. 78).

ils retombaient dans leurs incertitudes habituelles. Chez Jouffroy surtout, l'illusion ne pouvait être qu'un éblouissement rapide ; car il avait un sentiment trop vif des difficultés, pour n'être pas abattu promptement par la conviction de son impuissance. Aussi, dans la page même où il annonçait que la foi nouvelle était déjà née et que le temps de son triomphe était venu, il se hâta de remettre en question ce qu'il semblait avoir décidé du ton le plus convaincu (1). Rien de plus naturel : en homme d'esprit, il ne voulait pas se compromettre par des prophéties trop détaillées et trop claires. Aussi se garda-t-il toujours de dire quel était le messie de la foi nouvelle, si c'était M. Cousin, ou lui Jouffroy, ou quelqu'autre philosophe, comme Saint-Simon, ou C. Fourier. « L'homme, disait-il prudemment, l'homme, le lieu, le moment, l'occasion n'y font rien. »

L'embaras de M. Damiron n'était pas moins visible, quand il voulait caractériser cette mystérieuse inconnue, à laquelle Jouffroy donnait tour-à-tour les noms divers de *Loi nouvelle*, de *Docme nouveau*, de *Foi de l'avenir*, etc. S'agit-il d'une doctrine com-

(1) « Comment, dit-il, ce grand phénomène se produira-t-il ? Quelles circonstances particulières décideront son apparition un jour plutôt qu'un autre, dans tel lieu plutôt que dans tel autre ? Il n'y a rien ici de nécessaire et d'absolu... L'homme, le lieu, le moment, l'occasion n'y font rien. » (*Mélanges philos.*, p. 26-27.)

plètement nouvelle, ou simplement renouvelée ? d'une philosophie, ou d'une religion ? d'une rénovation dogmatique, ou d'une réorganisation morale ? ou bien s'agit-il de tout cela à la fois ? On indique ces différentes hypothèses, mais sans jamais se fixer à aucune. Quelquefois on se contente de nous annoncer une *théorie morale, qui développera, précisera et systématisera l'Évangile* ; on ne songe plus, du moins en apparence, qu'à mieux démontrer le symbole du passé, à éclairer ses côtés obscurs, à nous apprendre enfin comment on retrouve la foi par la science. Mais on finit par déclarer qu'il est impossible de dire ce que sera précisément le dogme nouveau, ou la loi nouvelle (1). D'où il suit que provisoirement tout est remis en question, et que le parti le plus sage est celui du doute. Pour bien

(1) « Quelle sera cette théorie (la *théorie morale* qui *développera, dit-on, précisera et systématisera l'Évangile*) ? Quel en sera le fruit ? Il serait difficile de le dire, parce que ce sont des choses à naître ; mais si ces choses ne sont pas encore, du moins elles se préparent, s'élaborent et se font pressentir : on peut les espérer avec quelque confiance, à la vue du progrès des études philosophiques, dont elles sont la suite naturelle. » (*Essai sur l'hist. de la Philos. en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, t. I, p. 128). — « Quant aux points de vue nouveaux sous lesquels se présenteront les dogmes, il serait difficile de les annoncer. On ne prophétise pas un *Credo*, on l'attend ; il se fait, et on le reçoit... Notre tâche sera longue, elle sera difficile : qu'importe, pourvu que nos efforts ne soient pas perdus ? Et ils ne le seront pas, ayons en l'espérance : car, nous le répétons,

des esprits, n'est-ce pas là l'essentiel? — Combien de temps faudra-t-il suspendre notre foi? Problème insoluble! On nous dit bien parfois que l'Évangile de l'avenir ne tardera guère à paraître; mais, au bout de quelques pages, on change d'avis, et l'on avoue qu'un temps assez long s'écoulera encore avant que la Philosophie puisse donner au genre humain des croyances dignes de son âge mûr. C'est là, dit-on, une tâche difficile et, pour la bien remplir, il importe de ne pas se presser. — Nous voilà bien renseignés sur ce que nous aurions un besoin si pressant de savoir! — Mais peut-être les publications plus récentes de l'école éclectique auront-elles éclairé ces problèmes obscurs. C'est ce que nous allons voir.

§ IV.

[Surra.] 1834. — Apologie du scepticisme religieux et de ses résultats, par Jouffroy.

Le spectacle des folies Saint-Simoniennes a rendu nos philosophes éclectiques de plus en plus ré-

la science est grosse de religion. Travaillons, mais que ce soit sans préjugés et sans parti-pris; faisons nos recherches pour elles-mêmes, et comme si nous ne devions rien trouver au-delà; arrivons, en quelque sorte, sans vouloir arriver à rien: la science en sera meilleure et par conséquent la religion. (Ibid., p. 244-245.)

servés; mais il n'a pas suffi pour les dégoûter complètement des chimères qu'ils avaient caressées si longtemps, et qui avaient obtenu une popularité enivrante. Jouffroy, par exemple, reproduit en 1834, dans son *Cours de droit naturel*, sa théorie de 1825 sur la mort du Christianisme et sur la nécessité d'un dogme nouveau. Seulement il ne cacha plus que toutes les écoles du rationalisme contemporain lui semblaient incapables de formuler le symbole de l'avenir; et il en conclut que le scepticisme religieux est l'état nécessaire de tous les esprits avancés.

Le livre où se trouve la théorie sceptique et fataliste que nous allons exposer, est certainement le meilleur qui soit sorti de l'école éclectique depuis quinze ans. C'est là que Jouffroy a déposé le fruit de toutes ses méditations sur le grand problème de la destinée humaine; et c'est là aussi qu'il a développé pour la dernière fois ses vues sur la situation actuelle de l'esprit humain par rapport aux questions qui nous occupent. On pourra donc juger, d'après cet exemple, l'esprit qui anime les productions les plus sages de nos professeurs rationalistes, et l'influence que leur enseignement doit exercer sur une jeunesse préparée au doute par tant de causes diverses.

I. — Suivant son habitude, notre philosophe commence par supposer que le Catholicisme est une œuvre humaine. Il n'énonce pas explicitement cette erreur; mais, comme M. Cousin, il sous-entend et

dérobe ainsi à la discussion l'hypothèse sur laquelle est assise toute sa théorie. Cela fait, il arrive naturellement à cette conséquence que la religion chrétienne doit avoir sa part d'erreur, comme toute opinion humaine. Cette conséquence en amène une autre : c'est qu'il a dû nécessairement arriver un jour, où le mélange d'erreur contenu dans la doctrine de l'Église aura frappé les intelligences d'élite. Notre philosophe suppose, bien entendu, que les rationalistes forment la portion *la plus éclairée* de la société ; et il en conclut que notre symbole doit être rejeté, puisqu'il a été déclaré « *indigne des lumières actuelles du genre humain* » par des juges compétents et infailibles (1). Il ne fait ainsi que substituer l'autorité négative de Voltaire et de Rousseau, de Hamé, de Lessing et de Kant, à l'autorité dogmatique de Jésus-Christ. C'est ce que font du reste tous les rationalistes du dix-neuvième siècle ; car ils ne songent guère à réviser, d'une manière impartiale et approfondie, les arrêts de mort prononcés par leurs maîtres. Comme l'a confessé M. Leroux, s'ils repoussent la tradition antique, sainte et immuable du Catholicisme, c'est pour donner leur foi à la tradition du dix-huitième siècle, et pour faire de cette tradition impure et discordante leur critérium suprême.

Assurément, il s'en faut que cette substitution

(1) *Cours de Droit naturel*, t. I, p. 278-280.

déraisonnable et funeste ait été sanctionnée d'une manière unanime par la science contemporaine. Le parti qui s'obstine à la maintenir, n'est même véritablement redoutable que parce qu'il a su s'emparer de l'enseignement public. Ne voyons-nous point, chaque jour, les sciences les plus hostiles à nos croyances se réconcilier progressivement avec elles (1)? Mais Jouffroy s'était persuadé, comme M. Cousin, que les philosophes ont le privilège de diriger le monde. Or il n'imaginait pas que la Philosophie pût se trouver ailleurs que dans son école. De ce qu'il sentait la foi éteinte dans son âme et dans celles de ses amis, il concluait donc qu'il fallait de nouveaux dogmes à l'élite de la société. Toutefois, il ne pouvait se reposer en paix sur un semblable préjugé. Tant d'hommes illustres par leur science et leur génie sont restés fidèles à notre foi ; tant d'autres, élevés dans l'hérésie ou dans l'impiété, sont venus, depuis cinquante ans, se jeter entre les bras de notre Église, pour lui confier la direction de leur âme, qu'il n'est pas facile d'échapper complètement à l'impression de ces nobles exemples.

Pour se défendre contre cette impression, Jouffroy attribue la foi de ces esprits éminents à un aveugle besoin de croyance : à l'entendre, il était fort naturel

(1) Cfr. les *Discours* de M<sup>re</sup> WISEMAN, sur *l'accord des sciences avec la religion révélée*, — *Économie chrétienne*, par M. A. DE VILLENEUVE-BARGEMONT, — etc., etc.

que des âmes fatiguées du doute cherchent à ressaisir une doctrine *toute faite*, au lieu d'en créer péniblement une nouvelle (1). Notre philosophe oublie un fait que l'observation psychologique a dû pourtant lui révéler bien souvent : c'est qu'il y a au fond de notre nature un orgueil invincible à toute la sagesse mondaine. Cet orgueil suffit pour arrêter au seuil de l'Église ceux même qui savent s'élever au-dessus des sensualités grossières et des intérêts matériels. Elles ne sont donc pas si *naturelles* qu'on voudrait le croire, les conversions des penseurs illustres, qui sont revenus depuis cinquante ans, et qui reviennent chaque jour à la foi catholique (2).

(1) « Poussés par le besoin commun de croire à quelque chose, les uns ont cherché à ressaisir la croyance du passé. Ce parti était très naturel ; car la croyance du passé était toute faite, il n'y avait qu'à la reprendre. » (*Cours de Droit naturel*, t. I, p. 280 et suiv.) — Que la Providence se serve parfois de l'aiguillon du doute, pour détacher les philosophes de leurs vains systèmes, et pour les pousser entre les bras de la religion, cela est vrai. L'amersentiment de notre insuffisance peut en effet nous disposer à la prière, quand notre âme est altérée de la vérité. Mais ce n'est ni le scepticisme, ni un aveugle besoin de croire à quelque chose qui nous inspireront un amour humble et fort du vrai et du bien, une volonté énergique de les embrasser, quoi qu'il en coûte. Or, tant que nous n'avons point ces dispositions, nous demeurons affairés dans un découragement apathique, on nous égarons l'activité de notre esprit dans des voies sans issue : « *Semper discentes, comme dit Papôtre, et ad scientiam veritatis nunquam pervenientes.* »

(2) Par exemple, Stolberg, Hamann, Zoëga, Winkelmann;

avec une conviction réfléchie, tranquille, inébranlable, et un désintéressement parfois héroïque. S'il s'agissait seulement de prendre une *doctrine toute faite*, l'histoire en présente des milliers, et chacun pourrait en choisir une selon sa fantaisie. En réalité, la plupart de nos libres penseurs ne font pas autre chose. Mais quand il s'agit de renoncer à une liberté commode, à une sagesse hautaine, pour embrasser la folie de la croix, la nature déçue se révolte et résiste. Notre philosophe le montre assez par la mauvaise humeur qu'il manifeste contre ces *dévôts du passé*, qui admirent la vieille foi, et cherchent à la *ressusciter* dans leur âme (1). Evidemment, il y a là quelque chose qui le blesse et l'irrite comme un remords !

Ce qui est très *naturel*, c'est de tomber dans le découragement, comme il arrive à tant d'hommes, après qu'ils ont perdu la foi : « Voyant derrière eux des croyances (qu'ils supposent) mortes à jamais, et devant eux le vide, ils désespèrent de la vérité (2). »

Werner, Frédéric de Schlegel, G. Brentano, Gerres, A. Muller, Hurter, Newman et ses nombreux disciples ; M. Baintain, l'émule de Jouffroy à l'école normale, etc. — Cf. *De mouvement religieux en Angleterre*, par un Catholique, 4 vol. in-8°. — *Conversion de soixante ministres anglicans, membres de l'Université d'Oxford*, etc., 1 vol. in-18. — *Tableaux des principales conversions qui ont eu lieu depuis le commencement du dix-neuvième siècle*, par M. ROMBACH, 2 vol. in-18.

(1) *Cours de Droit naturel (Ibidem)*.

(2) *Ibidem*.

— Ce qui est très *naturel* encore aux esprits mobiles et enthousiastes, c'est de chercher perpétuellement des dogmes nouveaux. On se persuade ainsi que l'on est plein d'amour pour la vérité, parce qu'on est toujours occupé à en poursuivre l'ombre; mais on fait en sorte de ne voir jamais l'austère réalité. On reste donc en possession de son indépendance, sans autre loi que ses goûts, ses intérêts et les caprices de la mode.

Jouffroy prétend que l'avenir appartient sans nul doute à cette dernière classe de penseurs (1), et il n'hésite pas à se placer dans ses rangs. L'infortuné ne connaissait guère ce qu'il laissait derrière

(1) La raison qu'il en donne est caractéristique : c'est que lui et ses amis cherchent la vérité « devant eux, et non pas « derrière ! » (*Ibidem*, p. 283.)—Que répondre à un argument aussi péremptoire ?..... C'est par des puérilités de cette force que ce raisonneur si excessivement sévère à l'égard du christianisme, s'affermisssait dans l'espérance aveugle d'un avenir impossible : « Il est, s'écriait-il avec enthousiasme, il est dans « la nature et la nécessité des choses que le parti du passé et le « parti du désespoir soient peu nombreux, et sans action considérable sur la société. Il ne l'est pas moins que celui qui, « obéissant aux besoins communs, en cherche la satisfaction « dans la découverte d'un nouvel ordre moral, soit le plus « fort et finisse par effacer les deux autres. » (*Ibid.*, p. 284.) Mais la preuve de ces assertions, où est-elle? Jouffroy ne la donne pas, et il suppose apparemment qu'il n'est pas besoin de la donner. On voit par là comment les rationalistes les plus déterminés suivent les règles du doute méthodique.

lui, et il savait encore bien moins ce qu'il avait devant lui, dans la route obscure où il s'était engagé. Mais il est si difficile de revenir sur ses pas, quand on est sorti de l'Église pour fonder une école indépendante !

II.—Il convenait que les tentatives récentes pour créer un symbole capable de remplacer l'ancien, ont été infructueuses et chimériques (1). Il n'avait foi ni au matérialisme de Broussais, ni au vague panthéisme de Saint-Simon, ou de M. Leroux; mais, s'il trouvait que ces écoles allaient un peu trop loin, il prétendait comme elles qu'il y a dans la doctrine catholique *bien des imperfections et des erreurs*. Seulement il regrettait que « le scepticisme « ne s'arrêtât point à ces erreurs.—Concluant, di- « sait-il, de la partie au tout, on déclare fausse la « doctrine tout entière, et absurdes les générations « qu'elle a gouvernées. » Mais « par cela seul

(1) « On a débuté, dit-il, par croire que la doctrine de l'a- « venir devait être à peu près le contraire de celle qui avait « gouverné le passé..... La philosophie de la religion chré- « tienne était éminemment spiritualiste; nous avons adopté la « philosophie matérialiste..... La morale chrétienne était la mo- « rale du dévouement, de l'abnégation, celle qui forme les « grandes âmes, les grands caractères; la morale qui a suivi la « victoire du scepticisme a été celle du plaisir et de l'intérêt. « Les systèmes qui sortent de ce mouvement réactionnaire ne « naissent pas viables..... Il y a déjà, pour quelques uns, mort « accomplie et, pour les autres, signe de décadence. » (*Ibid.*)

« qu'une doctrine a gouverné pendant des siècles  
« une partie notable de l'humanité, il s'ensuit vi-  
« goureusement qu'elle était aux trois-quarts vraie ;  
« car si elle n'avait pas été aux trois-quarts vraie,  
« elle n'aurait ni obtenu, ni conservé un tel ascen-  
« dant (1). »

Le Christianisme était donc *aux trois-quarts vrai* !  
Ce mot nous donne la mesure exacte de l'impartialité à laquelle s'élèvent les esprits les plus sérieux de l'école syncrétiste. Mais que nous importe une concession aussi vague ? Tant que les *trois quarts de vérité* contenus, dit-on, dans notre symbole demeurent indéterminés, tout reste dans l'incertitude. Aussi nos adversaires les plus ardents, J.-J. Rousseau, Voltaire lui-même, ou plus récemment les Saint-Simoniens et MM. Leroux, Michelet, Quinet, etc., nous ont-ils fait maintes fois des concessions équivalentes. Au fond, qu'y avait-il là qui pût leur coûter ? Ne se réservaient-ils pas, comme Jouffroy, la faculté de définir à leur gré, ou (ce qui est encore plus commode) de ne pas définir du tout ce qu'ils accordaient ainsi ? « Nul doute, suivant Jouffroy, que la religion chrétienne ne doive subir une épuration, et recevoir une forme nouvelle et des additions notables (2). » Mais en quoi consistera

(1) *Ibid.*

(2) « Autrement, dit-il, la révolte qu'elle a excitée, l'incertitude présente, et ce long travail de l'humanité chrétienne qui date du quinzième siècle, n'auraient pas de sens; ce qui

cette épuration ? Quels sont, parmi les éléments du Christianisme, ceux qu'on doit rejeter ? Quels sont ceux qui méritent d'être conservés ? Ou prendra-t-on cette forme nouvelle et ces additions notables, dont notre foi a, dit-on, besoin ? On ne le dit pas ; et il s'ensuit que le doute, sans s'attacher précisément à rien, plane sur tout à la fois. Remarquez en outre le principe d'après lequel Jouffroy estime que le Christianisme doit être *aux trois-quarts vrai* : ce principe n'est-il pas une des sources du Syncrétisme ? Et, s'il était une fois admis, ne faudrait-il pas accorder aussi *trois quarts de vérité* au Brahmanisme, au Bouddhisme, à toutes les religions païennes les plus extravagantes et les plus immorales, au Fétichisme même le plus grossier ? Tous ces cultes superstitieux n'ont-ils pas régné longtemps, et quelques-uns ne régneront-ils point encore sur une portion notable de l'humanité ? Sans doute ! Et les apôtres enthousiastes de l'Humanitarisme préten-

\* est impossible. » (*Ibid.*, p. 303.) — Nous croyons bien que la sagesse divine fait servir tôt ou tard, sous quelques rapports, l'erreur et même le crime au triomphe de l'ordre, de la vérité et de la vertu ; la lutte contre l'hérésie et l'impie est, par exemple, un moyen d'épreuve, d'expiation et de progrès éminemment utile aux âmes fidèles. Mais ce n'est pas là tout ce que prétend Jouffroy ; pour défendre le Protestantisme et le Rationalisme moderne, il fait peser sur le Christianisme des accusations d'autant plus graves et plus injustes qu'elles sont plus vagues et plus générales.

dent en effet que toutes ces religions doivent, comme la religion chrétienne, entrer pour leur part dans la synthèse universelle du dogme nouveau (1). Mais comment séparer l'or pur de l'alliage avec lequel on affirme qu'il est partout mêlé? C'est devant les difficultés de cette opération que viennent toujours échouer les plus savants efforts du Rationalisme, et Jouffroy ne dissimule pas qu'il la regarde comme impossible, dans l'état présent de la Philosophie. A ce point de vue, que doit faire le sage? Honorer les doctrines même les plus contraires et les plus funestes, pourvu qu'elles aient gouverné pendant des siècles une partie notable de l'humanité; — présumer que toutes ont été aux trois quarts vraies; — même en même temps se bien garder de croire à aucune, attendu que dans toutes il y a un quart

(1) C'est en vertu de cette théorie syncrétiste que M. Leroux a voulu ressusciter le dogme de la métépsychose (Voyez son livre *De l'Humanité*). M. Michelet, qui travaille aussi à réformer la doctrine chrétienne, reproche à l'Église d'avoir été injuste envers les animaux, nos frères inférieurs; l'Inde, suivant lui, a beaucoup mieux gardé la tradition de la fraternité universelle; c'est d'elle par conséquent que nous devons apprendre à entrer en communion avec notre prochain l'animal (Voyez son livre du *Peuple*). Voilà certes des additions notables, et propres à enrichir grandement le Christianisme! Nous verrons plus tard que Jouffroy paraît y avoir songé le premier; mais il a eu trop de bon sens et trop peu d'imagination, pour professer ces folles rêveries avec l'enthousiasme et la hardiesse de MM. Leroux et Michelet.

d'erreurs, qui n'a pu être encore ni éliminé, ni même défini par la science. — Quel est le sceptique intelligent qui ne s'accoutumât d'une pareille sagesse?

III. — Du moins faudrait-il que l'on recommençât un sérieux examen du dogme catholique, pour dégager progressivement les *trois quarts de vérité* enveloppés, dit-on, sous ses formes mythologiques! Si l'on avait le courage de faire cet examen avec droiture et persévérance, il amènerait enfin à sentir que la doctrine catholique est complètement vraie, et que, pour être justifiée, il lui suffit d'être bien connue. « Unum interdum gestit, ne ignorata damnetur! » Mais ce n'était pas cet examen qui préoccupait Jouffroy. Ce qui l'inquiétait, c'était le découragement toujours croissant des voyageurs téméraires, qui s'étaient lancés à la recherche d'un nouveau monde religieux et social. « Nous sommes déjà retombés en partie, s'écriait-il, dans un état d'incertitude pire que celui qui avait immédiatement suivi la victoire du scepticisme! » Il faut l'entendre décrire les résultats de cette incertitude et les maladies morales de ce monde sans foi, au milieu duquel il s'était jeté. Individualisme et anarchie, dédain de l'expérience et de l'âge, ignorance profonde unie à la présomption, affaiblissement universel des caractères, enthousiasme aveugle pour les nouveautés les plus chimériques, désir insatiable de changement, tels sont les fléaux qu'il nous

montre envahissant et désorganisant la société (1). Ne croyez pas néanmoins qu'il condamne les fauteurs de ces désordres : non ; il sent qu'il a été leur complice , et il n'a pas le courage de s'en repentir. Après avoir déploré le mal , il finit donc par l'absoudre , comme une nécessité inévitable. « *Cela doit être* , dit-il ; cela est une conséquence fatale des circonstances , et dès lors on ne saurait en vouloir aux individus... Je n'accuse pas : *ce que le siècle doit être, il l'est* (2). » Voilà ce qu'il répète à chaque page , et en justifiant ainsi les erreurs favorites , les passions dominantes de notre époque , il leur enlève le frein salutaire de la honte et des remords. Evidemment il tient toujours à honneur d'avoir pro-

(1) *Ibid.*, p. 287 et suiv.—Voyez les notes à la fin du volume. Comment ne pas s'écrier avec Horace , que nos adversaires n'accuseront pas de rigorisme :

Quid tristes querimonia,  
Si non supplicio culpa reciditur?

(Ode XVIII, livre III.)

(2) *Ibidem*, pages 288-289. 290-291. — « Il faut se calmer soi-même, ajoute-t-il, et pour y parvenir, il suffit de comprendre, d'une part, la loi nécessaire de toute révolution, et de l'autre, le point précis où en est celle au sein de laquelle nous sommes nés. Il ne faut voir dans ce qui nous arrive que les symptômes nécessaires d'une loi de l'humanité qui s'accomplit. » (*Ibid.*, p. 300.)—Il avait déjà dit en 1830 : « C'est par une loi nécessaire qu'une doctrine se produit ; c'est par une loi nécessaire qu'elle règne ; c'est par une loi nécessaire qu'elle passe, quand sa mission est terminée. » (*Mét. phil.*, p. 442-443.)

phétisé la mort de l'Église, et le Fatalisme continue de régner sur son intelligence. Il sent par sa propre expérience, quel vide le Christianisme a laissé dans la vie de ceux qui l'ont rejeté ; mais il ne veut pas reconnaître que ce vide puisse encore être comblé par cette religion divine. Hélas ! il se rappelle sans doute les applaudissements frénétiques, qui accueillirent autrefois sa parole, quand il peignait d'une manière si insidieuse *Comment les dogmes finissent* ; au lieu de repousser ce souvenir énivrant, il le caresse avec complaisance, et, pour s'affermir dans ses illusions, il a recours aux arguments les plus désespérés (1). Mais c'est en vain : on sent partout qu'il est inquiet, on sent que le scepticisme ne peut calmer les angoisses de son âme. Combien de fois, dans ses heures de souffrance et d'insomnie, il a dû voir se dresser devant lui la majestueuse et touchante figure de cette religion, qui avait fait le bonheur de sa première jeunesse, et qu'il avait ensuite outragée si indignement ! Combien de fois il a dû l'entendre, au fond de son cœur, lui adresser le reproche que le Christ fit à Saul, sur le chemin de Damas : « Pour-quoi me persécutes-tu ? » Mais bien loin de recon-

(1) Par exemple, il suppose que la vie du Christianisme était attachée aux formes politiques anéanties par la Révolution française, à tel point qu'il faut une religion nouvelle pour les nouveaux gouvernements que l'Europe cherche aujourd'hui à organiser. Voyez sur cet absurde paradoxe une note à la fin du volume.

naitre sa faute, bien loin de la pleurer, il s'obstina toujours dans son orgueil. « Retire-toi ! semblait-il dire au Christianisme, dont l'image le poursuivait sans relâche; retire-toi, ta présence me fait mal ! Je sens que tu me serais nécessaire; je sens que toi seul pourrais me rendre la lumière et la force; mais je suis trop engagé ! N'est-ce pas moi qui ai annoncé à la France que tu étais mort, mort pour toujours ? N'est-ce pas moi qui ai mis sur ta tombe le sceau de la Philosophie ?... Retire-toi, tu n'es qu'un fantôme !... Je l'ai dit, et le monde a battu des mains avec enthousiasme : non, il n'y a plus pour toi de résurrection ! Retire-toi donc, et laisse-moi faire ma psychologie ! » — Alors le céleste visiteur disparaissait; et Jouffroy, resté seul avec sa méthode, recommençait ses labeurs infructueux : il observait, il analysait, il classait des *faits de conscience*, en attendant l'heure de la mort (1).

IV.— Puis, quand ses disciples venaient lui demander si la religion nouvelle devait paraître bientôt, si, par exemple, ce n'était point le Saint-Simo-

(1) On sait qu'il est mort jeune, usé par le chagrin et par le doute.—S'entretenant, quelques semaines avant sa mort, avec le curé de sa paroisse, M. Martin de Noirliou, de l'*Esquisse d'une Philosophie* que M. de Lamennais venait de publier, il laissa échapper ces paroles pleines d'émotion : « Ah ! monsieur l'abbé, un bon acte de piété chrétienne vaut mieux que toutes ces philosophies-là... » Peu de temps après il expira, en buvant une potion calmante.

nisme, ou le Fourriérisme, il leur répondait : Non, n'espérez pas voir paraître demain « ce qui nous manque, et ce qu'il n'est au pouvoir de personne de nous donner, ce quelque chose d'inconnu, caché dans l'avenir, objet mystérieux, programme indéchiffrable de tous les mouvements qui nous agitent, et que je définis, moi, un nouveau système de croyances sur les grandes et éternelles questions qui intéressent l'humanité (1)... Un tel résultat ne s'improvise pas; il ne peut être que le fruit d'un long travail lentement accompli; et il ne dépend ni des institutions, ni des lois, ni de la volonté des hommes de le produire avant le temps.... Il est très possible qu'avant que les croyances de l'avenir se soient formulées et implantées dans les masses, et leur aient rendu le *Credo* après lequel elles aspirent, il s'écoule encore bien des générations, et que pendant ce temps nous demeurions dans cette anarchie intellectuelle et morale que nous décrivions tout-à-l'heure, et qui ne peut finir qu'avec une foi nouvelle..... Aujourd'hui il

(1) *Ibid.*, p. 501-502.—Cf. les textes cités plus haut, livre I<sup>er</sup>, ch. III et IV.—Jouffroy remarque qu'une des choses qui avaient rendu la Philosophie plus séduisante à son imagination, c'était l'absence de tout cadre, de tout plan, de toute idée faite sur l'ensemble de cette science. N'est-ce pas sous l'influence du même sentiment, qu'il s'attachait à cette vague hypothèse d'une religion nouvelle, objet mystérieux de rêves sans fin et sans règle?

« N'Y A PAS ENCORE L'OMBRE D'UN SYMPTÔME DE L'AP-  
« PARITION DES SOLUTIONS NOUVELLES (1). Nous som-  
« mes donc encore bien loin du dévouement. Les jour-  
« naux qui tous les matins prêchent un meilleur  
« ordre de choses ne définissent pas ce meilleur  
« ordre... C'est qu'ils l'ignorent, c'est qu'ils pres-  
« sentent comme le peuple ces vérités, sans les sa-  
« voir plus que lui. Ils seraient dans le vrai, s'ils  
« savaient qu'ils ne les savent pas ; ils y seraient en-  
« core plus, s'ils comprenaient qu'ils ne peuvent pas  
« les savoir. Voilà, MM., le moyen d'avoir l'esprit  
« calme, dans cette époque de fièvre et d'agita-  
« tion (2). »

Quelle consolation, grand Dieu ! Penser qu'on ne sait pas ce qu'on aurait le plus besoin de connaître, penser qu'on ne peut pas le savoir ; marcher à tâtons dans la vie, sans espérance de voir le jour se lever ; croire que nos frères, nos amis, nos descendants seront encore durant de longs siècles condamnés à ce supplice, quel moyen d'avoir l'esprit calme ! Ah ! Malheur et honte à qui trouverait le repos dans cet état !.... Mais ces paroles caractérisent Jouffroy. Au lieu de revenir à une religion qui l'eût sauvé en l'humiliant, il rejetait toute espérance d'ar-

(1) Et, en 1825, Jouffroy proclamait avec enthousiasme que la foi nouvelle était déjà née, qu'elle vivait dans l'âme de plusieurs, et que nulle puissance au monde ne pouvait désormais arrêter sa promulgation !

(2) *Ibid.*, p. 503-504.

river à la vérité, s'imaginant par là montrer la force de son esprit. Et comme il ne trouvait point de repos durable dans les jouissances de son orgueilleux scepticisme, il tâchait de se rassurer à l'aide du fatalisme, contre les inquiétudes d'une conscience agitée par le remords.

V. — Du reste, quand on serait parvenu à endormir son intelligence sur cet oreiller du doute, que Montaigne trouvait si commode pour une tête bien faite, il resterait toujours une difficulté, c'est de se conduire. Or c'est là surtout qu'éclate l'impuissance du Rationalisme. Pour dissimuler à ses disciples et se dissimuler à lui-même cette impuissance, Jouffroy ne reculait devant aucune contradiction. Mais, lorsqu'à force de s'exalter, il avait un instant oublié sa faiblesse, lorsqu'il avait réussi à se persuader que l'homme est assez fort pour s'élever, sans le secours surnaturel de la Foi et de la Grâce, à la vertu la plus haute et la plus ferme, les échos de sa conscience ne devaient-ils pas lui renvoyer ces paroles, que le sentiment de son infirmité lui avait arrachées, dans la leçon même où il professe avec le plus d'enthousiasme ce Pélagianisme stoïcien ? —  
« A quoi sert une volonté ferme, quand on n'a pas  
« de principes arrêtés ? C'est un instrument vigou-  
« reux, mais qui n'est d'aucun usage. Mettez cet  
« instrument au service d'une conviction stable et  
« profonde, il produira des miracles de décision, de  
« dévouement, de constance et d'héroïsme. Mais,

« en nous qui n'avons aucune idée, aucune croyance  
« fixe, et qui ne pouvons nous en faire, en nous qui  
« n'avons d'autre guide que les caprices de notre au-  
« torité individuelle, et qui, fiers de cette indépen-  
« dance, nous faisons un point d'honneur de pro-  
« noncer par nous-mêmes dans tous les cas parti-  
« culiers, que voulez-vous que produise la volonté ?  
« Contre toutes les idées absurdes, contre toutes  
« les folles imaginations qui traversent la tête la  
« plus sage, l'homme qui croit a une défense; fort  
« de ses principes, il les applique; et, à l'épreuve  
« de ce criterium uniforme, les bizarreries, les chi-  
« mères, les inconséquences s'évanouissent, et cela  
« seul reste qui est conforme à ses convictions. Mais  
« à nous qui ne croyons à rien, ce criterium manque;  
« nous ne pouvons rien juger, rien approuver rien  
« blâmer. Aussi nous n'approuvons, ni ne condan-  
« nons rien; nous acceptons tout, et notre esprit,  
« tour-à-tour en proie aux idées les plus contraires,  
« n'imprime aucune suite à nos résolutions, au-  
« cun plan à notre conduite, aucune dignité à notre  
« caractère. » — Qu'ajouterais-je à ces aveux ? Ils  
résumant mon livre, et justifient, d'une manière  
irrécusable, ce qu'il contient de plus sévère. Eh  
bien ! en achevant cette triste confession des enfants  
du siècle, Jouffroy se hâte d'absoudre, comme né-  
cessaire, le mal qu'il vient de constater (1) !

(1) « Et cela, dit-il, encore une fois, n'est pas une accusa-  
tion, mais un fait; ce que le siècle doit être, il l'est; je le peins

VI. — Après avoir indiqué à ses disciples les seuls  
moyens qu'il trouvait dans sa philosophie, pour cal-  
mer les inquiétudes de leur esprit, et pour sauver  
leur caractère de la dégradation universelle, Jouffroy  
leur enseignait ce qu'ils avaient à faire pour sauver  
la patrie. Et savez-vous ce qu'il trouvait de mieux  
à leur conseiller ? C'était d'apprendre à la jeunesse,  
dont la direction allait leur être confiée (1), que le  
Christianisme est bien mort, que la décomposition  
de son cadavre est la cause de toutes les maladies  
morales qui désolent la société, enfin que le scepti-  
cisme sur toutes les questions les plus importantes  
est inévitable aujourd'hui, et qu'il en sera peut-être  
ainsi durant plusieurs siècles encore (2). Ne voilà-  
t-il pas un principe d'ordre et de calme bien efficace,

« et je l'explique, voilà tout. » (*Ibid.*, p. 291-292.) Ce que le  
siècle doit être, il l'est ?.... Il doit donc être sceptique et aven-  
glément novateur, présomptueux et sans énergie morale, sans  
frein et sans règle ? Oui, suivant Jouffroy, il est tout cela, et il  
doit être tout cela !

(1) On sait que les élèves de l'École normale sont obligés de  
suivre les cours de la Faculté des Lettres, et il est évident que  
cette leçon s'adressait principalement à eux.

(2) « Quant à la patrie, Messieurs, à cette patrie qui doit  
« être, après notre dignité personnelle, le premier objet de notre  
« souci, il y a aussi pour tous, en ce temps-ci, une manière de  
« lui être utile; et ce moyen, c'est de faire comprendre le plus pos-  
« sible à tous ses enfants et la véritable situation où elle se trouve, et  
« les raisons de cette situation; c'est de leur expliquer à tous le  
« secret de leur mal, la nature du bien auquel ils aspirent, et les

bien propre à vivifier, à régénérer notre société ! — « Vous êtes faible, dit-on à cette pauvre jeunesse qu'on a énervée par le doute; la fièvre des passions consume graduellement le peu de forces qui vous reste. Eh bien ! nous allons vous donner l'explication de votre mal : il vient de ce qu'une loi fatale vous a jetés dans l'atmosphère brûlante et sombre du scepticisme religieux. Cette atmosphère, il vous faudra, bon gré mal gré, la respirer toute votre vie ; car ni vous, ni vos enfants ne pourrez la changer. Votre état est donc sans remède. Maintenant vous en connaissez la cause : ainsi consolez-vous ! » — Voilà cette pauvre jeunesse bien consolée, bien fortifiée surtout, et bien éclairée sur ce qu'elle avait besoin de savoir (1) ! Pour échapper à la contagion de l'in-

« moyens faux et les moyens vrais d'y arriver. Car c'est là, à ma connaissance, le seul principe d'ordre et de calme qui puisse être jeté au milieu de la société, quand la société est incrédule....  
« Il faut donc éclairer les masses, Messieurs.... Tout homme qui comprend son temps a donc une mission patriotique à remplir  
« aujourd'hui, c'est de le faire comprendre aux autres, c'est de calmer par là le pays, comme il s'est calmé lui-même. » —  
(Ibid., p. 305.)

(1) « Quand on comprend bien, dit encore Jouffroy, les circonstances d'un état dans lequel on se trouve, on ne s'en effraie pas. — Mais, si cet état est de nature à jeter dans l'âme le trouble et le désespoir, on s'en effraiera d'autant plus qu'on le comprendra mieux ; ou, si l'on s'en effraie peu, tant pis : c'est qu'on est tombé déjà dans une insensibilité léthargique qui équivaut à la mort.

différence, il faudrait tout au moins qu'elle ne crût pas être condamnée à une incertitude irrémédiable ; mais, loin de lui apprendre à ne jamais désespérer de la vérité, on lui conseille de se résigner lâchement à un scepticisme corrompue ! Où trouvera-t-elle donc la force de lutter contre les passions et les erreurs dominantes, si elle regarde les désordres les plus funestes comme des résultats nécessaires d'une loi fatale ? — C'est de quoi ses maîtres s'inquiètent fort peu, ce nous semble !

Mais, dit Jouffroy, « quand on ne s'effraie plus de l'anarchie intellectuelle et des résultats de cette anarchie, on songe à soi, on se fait un plan de conduite, on travaille, on vit (1). » — Oui ! c'est bien cela : quand on regarde le scepticisme comme une nécessité inévitable, quand on a cessé de croire aux dogmes sur lesquels reposent toutes les lois morales, on prend le parti de ne plus songer qu'à soi ; on se fait un plan de conduite, où l'égoïsme est dissimulé avec plus ou moins d'art ; on travaille, pour satisfaire ses désirs les plus pressants et ses passions les plus ardentes ; on vit pour la fortune, pour les honneurs, pour les plaisirs, en attendant que les philosophes des âges futurs aient découvert scientifiquement le but mystérieux de la vie humaine. Mais cette sagesse, quoiqu'on dise, quoiqu'on fasse pour la déguiser, c'est la sagesse du scepticisme.

(1) Ibid., p. 305-306.

me. Malheur à l'âme qui s'en contente ! Malheur au peuple qui la prend pour guide !

On dira peut-être qu'en conseillant à ses disciples de se résigner à l'incertitude sur les questions les plus essentielles, Jouffroy se proposait de les prémunir contre les utopies révolutionnaires et socialistes. Les conseils qu'il propose de donner aux enfants du siècle, pour calmer leur inquiétude fébrile, peuvent en effet se traduire ainsi (1) : — « Ne faites plus de révolutions ; elles ne sauraient satisfaire les besoins de vos âmes. Ce qu'il vous faut,

(1) • Est-il nécessaire, dit-il, d'ajouter que les révolutions matérielles ne pouvant rien pour le but auquel tend la société, et produisant toujours beaucoup de désordres et de mal, loin qu'il soit d'un homme éclairé et d'un bon citoyen de les provoquer, il est au contraire, du devoir de l'un et de l'autre, de prévenir, autant qu'il est en eux, ce mal inutile.... Quand la nouvelle organisation morale que poursuit la société, loin d'être généralement comprise et populairement établie dans l'intelligence des masses, n'est pas même entrevue par ceux qui se portent pour les avant-coureurs de la civilisation, alors une révolution ne peut être qu'un mal matériel sans compensation, et tout ami du pays doit refuser son concours à une telle entreprise. Voilà l'unique conclusion des méditations de Jouffroy sur le scepticisme actuel. (Voyez pages 506-507, et plus haut, pages 296-297.) — Mais, quand le dogme nouveau et la morale nouvelle, que l'on prétend substituer au dogme et à la morale du Catholicisme, ne sont pas même entrevus par ceux qui se portent pour les avant-coureurs de la Philosophie, discréditer l'ancienne foi n'est-ce pas aussi un mal sans compensation, et tout ami du pays ne devrait-il pas s'opposer à ce mal ?

c'est un dogme nouveau. Ce dogme, on vous le donnera ; mais on ne peut pas l'improviser. Ayez donc patience ; travaillez paisiblement à votre fortune, et ne croyez pas avoir pour mission de refondre immédiatement toutes nos institutions. Si vous êtes sages, nous vous ferons une religion d'ici à quelques siècles. Mais gardez-vous bien de croire avant que nous vous le disions, et surtout ne troublez point par vos émeutes nos méditations psychologiques ! »

Il y a, je le sais, des politiques qui trouvent cette sagesse très suffisante, et qui ne sentent pas le besoin d'en donner une autre à leurs enfants. Que l'on enseigne la nécessité du scepticisme religieux, sous prétexte de dissiper les illusions du socialisme ; que l'on endorme les âmes dans une léthargie mortelle, pour mettre fin au délire et aux convulsions de l'esprit révolutionnaire, loin de s'en effrayer, ils applaudiront, et croiront par là se montrer éminemment conservateurs. Après cela, que le ministère spirituel de l'école ecclésiastique leur paraisse supérieur à celui de l'Église, je ne m'en étonne point. Mais n'est-il pas souverainement injuste et impolitique d'imposer ce ministère aux hommes qui tiennent encore à conserver les vérités et les vertus chrétiennes, comme le plus noble héritage qu'ils puissent léguer à leurs fils ? Ah ! quand cet héritage serait stérile pour l'État, nul n'aurait droit de le confisquer au profit d'un monopole arbitraire et illégal ! Mais quel homme de bon sens oserait soutenir que

l'abnégation, l'humilité, la patience, la charité sont inutiles au maintien de l'ordre et au développement d'une liberté régulière ? Non, il n'y a qu'une politique aveugle qui puisse tarir, ou même négliger une source aussi féconde de richesses sociales. Or qui ne voit que cette source disparaîtrait promptement sous les sables arides du scepticisme ? Qu'on y songe bien : le doute religieux n'est pas, pour un peuple, une cause moins active de décadence que les passions révolutionnaires ; et d'ailleurs est-ce qu'il n'enlève point à ces passions leur frein le plus puissant ? Individualisme, anarchie intellectuelle et morale, dédain de l'expérience et de l'âge, présomption frivole, fatuité ignorante, affaiblissement universel des caractères, amour éffréné du changement, enthousiasme aveugle pour les nouveautés les plus chimériques, telles sont, d'après Jouffroy lui-même, les conséquences inévitables de l'incertitude où sont tombés les sectateurs du Rationalisme (1). Quand ces germes de dissolution se développent au sein d'un peuple, les meilleures lois et les plus belles institutions ne sauraient le préserver longtemps d'une honteuse décrépitude :

Quid leges sine moribus

Vanae proficiunt.... (2) ?

(1) Voyez ci-après les textes de Jouffroy, dans les notes à la fin du volume.

(2) HORACE, livre III, ode XVIII. — Ces belles et profondes

« Rome, dit Montesquieu, était un vaisseau tenu  
« par deux ancras dans la tempête, la religion et  
« les mœurs (1). » Il en est ainsi de toutes les sociétés. Puisse donc notre patrie conserver toujours ces fortes ancras, dont elle a besoin pour résister aux vents et aux flots ! Autrement, que deviendrait-elle sur les mers orageuses et inexplorées où elle s'avance ? Sans autre boussole que l'incertitude, sans autre pilote que le fatalisme, entraînée par des courants impétueux, elle ferait bientôt un triste naufrage sur quelque un des nombreux écueils dont sa route est semée.

paroles sont fort mal placées dans la bouche d'un poëte épicurien ; mais n'en sont-elles pas plus frappantes ?

(1) *Esprit des Loix*, livre VIII, chap. XIII.

